

Louis Monnet

Autor(en): **V.F.**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 47

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, La Chaux-de-Fonds.

Montreux, Gerette, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

RÉDACTION, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

ADMINISTRATION (abonnements, changements d'adresse, etc.), E. Monnet, rue de la Louve, 1.

SERVICE GRATUIT

du Conteur, durant le 4^{me} trimestre de 1905 (du 1^{er} octobre au 31 décembre), à tout abonné nouveau pour l'année 1906.

† Louis Monnet.

Notre excellent ami, M. Julien Monnet, vient d'être frappé dans ses affections les plus chères. Son frère, M. Louis Monnet, est mort dimanche dernier, à l'âge de 42 ans à peine.

Aux marques de sympathie témoignées de toutes parts à la famille en deuil, qu'il nous soit permis de joindre ici les nôtres.

Louis Monnet n'avait pas tracé son sillon dans les affaires publiques. C'était un modeste employé que la politique n'intéressait en aucune manière. Elle était trop éloignée de ses penchants artistiques. Car en lui, comme chez bien des Vaudois, se cachait une âme tout éprise d'art, à laquelle les nécessités de l'existence opposèrent malheureusement leur barrière impitoyable. Il était né musicien. Il composa, tout jeune encore, des morceaux qu'il jouait au piano, à ses intimes, avec un rare talent d'expression. Il faisait aussi de la photographie en véritable artiste; nombre des vues qu'il prenait dans les environs de Lausanne sont d'entre les plus charmantes que nous connaissions. Et puis, il tenait de son père, le fondateur du *Conteur vaudois*, un don d'observation qui lui aurait permis de faire de bien jolis croquis, s'il avait pu s'astreindre à écrire, et qu'il employait à des portraits parlés et mimés dont se délectaient ses nombreux amis. Ces derniers garderont le souvenir de celui qu'ils appelaient familièrement le « petit Monnet », de celui qui ne songea jamais qu'à leur être agréable et à les égayer. V. F.

Les débuts du Musée des Beaux-Arts.

Nous extrayons ce qui suit du très intéressant ouvrage sur le *Musée Arlaud*, que vient de publier M. Emile Bonjour, conservateur du Musée cantonal des Beaux-Arts.

Notre Musée n'a pas eu, comme celui de Genève, sa part de la rafle de Napoléon dans les galeries d'Italie et d'Espagne. Il ne s'est pas non plus formé, comme d'autres, de la fusion de collections particulières léguées à l'Etat ou acquises par lui. Les bonnes fées n'ont pas entouré son berceau. Ses débuts ont été des plus modestes. En quittant le Pays de Vaud, les Bernois ne nous ont pas laissé une seule toile. Il faut donc remonter à l'achat de la collection

*Le *Musée Arlaud*, par Emile Bonjour. Avec une vue du Musée et les portraits d'Arlaud, d'Alfred van Muyden, d'Aug. Veillon, de Gleyre, Bocion, Emile David, Benjamin Vautier. Imprimé par G. Bridel et C^e, à Lausanne.

Dacroz (ou Ducros), en 1810, pour fixer l'origine du Musée.

Né à Yverdon en 1748, Abram-Louis Ducroz, après un apprentissage de commerce à Genève, s'évada des affaires pour se consacrer à la peinture. Il se rendit très jeune encore à Rome, et, après quelques tâtonnements, se consacra principalement à l'aquarelle, alors dans toute sa vogue. Il ne tarda pas à se faire un nom, un grand nom. Ses contemporains parlent couramment de son « génie » et ne l'appellent jamais que le « célèbre » ou « l'illustre » Ducroz...

... Ses œuvres se vendaient fort bien. Il sut en profiter. Il faisait copier ses grandes œuvres au moyen de calques, dont ses élèves coloraient les reproductions. Sa fortune était déjà considérable quand la faillite d'un banquier de Naples vint l'engloutir. Presque complètement ruiné, dégoûté de l'Italie, Ducroz recueillit les débris de ses biens, ferma son atelier et retourna en Suisse. Il arriva à Lausanne au printemps de 1808, avec ses portefeuilles remplis d'esquisses et plusieurs beaux tableaux de l'Ecole italienne...

A Lausanne, Ducroz retrouva d'anciens amis, qui s'efforcèrent de l'y retenir et l'engagèrent à mettre au profit de l'Etat l'expérience qu'il avait acquise à l'étude des chefs-d'œuvre de l'art et de la nature. Dans une lettre du 14 août 1808, à Dan.-Alex. Chavannes, Ducroz se montra disposé à se fixer à Lausanne et à y ouvrir des cours de dessin et de peinture...

Le Petit Conseil offrit à Ducroz une somme annuelle de 400 francs et le bois nécessaire au chauffage d'un appartement, dans lequel Ducroz pourrait ouvrir une Ecole de dessin. Le gouvernement posait seulement comme conditions que les élèves de l'Académie seraient admis aux leçons et ne paieraient qu'une finance ne devant pas dépasser huit francs par mois.

Ducroz allait se mettre à l'œuvre, quand une attaque d'apoplexie, à laquelle il succomba en février 1810, anéantit l'espoir qu'il avait fait naître. Sa précieuse collection courut le risque d'être perdue pour le canton de Vaud. Quelques amis de la chose publique purent heureusement l'acquiescer au moyen d'une souscription, pour le prix de 6000 francs de Suisse, et, cinq ans plus tard, le gouvernement la reprit, en remboursant les souscripteurs en capital et intérêts.

Le Musée des Beaux-Arts était créé.

La collection Ducroz fut d'abord déposée maison Bressenel (maison Martin actuelle) à la Palud, dans la salle de la Société d'émulation. De là, au bout d'un an, elle passa dans la maison de M. Grand, d'Hauteville, en Saint-Pierre, qui voulut bien céder deux chambres inoccupées. Deux ans après, elle fut transportée dans un salon de l'Hôtel-de-Ville, qui faisait partie du logement réservé au secrétaire de la municipalité, et le Petit Conseil pourvut aux frais de ce nouvel arrangement. Plus tard, de nouvelles constructions amenèrent une quatrième migration et la collection fut placée dans une des salles de la maison cantonale (château), qui se trouvait alors vacante.

Vers 1818, l'Etat, afin de loger les collections

scientifiques et les œuvres de Ducroz, décida qu'une grande salle prise sur d'anciens magasins, alors sans usage, dans le bâtiment de l'Académie, serait consacrée au Musée qu'il s'agissait de créer. La salle put être prête pour la fête de la Société helvétique des sciences naturelles, en juillet 1818. Le Musée ne tarda pas à s'augmenter, soit par des dons, soit par des achats de l'Etat, entre autres par celui des aquarelles de Mullener et de Kaysermann et de plusieurs tableaux de maîtres. Il fallut ajouter deux nouvelles salles par la suite.

EMILE BONJOUR.

La poule aux œufs d'or.

L'autre jour, sur le marché de Fribourg, un lustig un peu prestidigitateur, flânant dans la rue et voulant sans doute se faire un verre de bon sang, s'approcha d'une de ces bonnes paysannes fribourgeoises et lui dit :

— A combien va le compte d'œufs, aujourd'hui ?

— Eh bien, ils vont à six, pas davantage.

— Ah oui; ils sont diablement cher ! Si j'en cassais un, rien que pour voir s'ils sont frais, ça ne vous ferait-il rien, en payant ?

— Mon Dieu, non.

Aussi vite fait que dit, notre homme en prend un, le casse, et l'air tout surpris montre à la paysanne ébahie un bel œcu encore tout embreulé du jaune; puis il se retire un peu, ayant l'air de réfléchir, et soudainement revient en disant :

— Je les achète, combien voulez-vous du panier ?

— Oh ! je ne les vends plus, je les garde, et prise d'une curiosité compréhensible, elle casse délicatement un œuf et croyait déjà voir rouler à terre une pièce blanche, mais, hélas ! rien ; elle en casse un second, même désappointement. Elle aurait sans doute encore continué, si par hasard elle n'eût levé le nez et aperçu tout un groupe joyeux en cercle autour d'elle qui riait de sa crédulité.

Il est inutile de dire qu'elle s'empressa de vendre les œufs qui lui restaient.

(Authentique.)

H. G.

Parfums de rois.

— Qu'est-ce que cela peut bien nous faire, après tout, que les rois, qui sont des hommes comme les autres, se couchent sur le dos, sur le ventre, sur le côté droit ou sur le côté gauche, mangent ceci ou cela, s'habillent de soie ou de flanelle, se lèvent tôt ou tard, se parfument de violette ou d'héliotrope ?

— Vous croyez que cela est égal ? Détrompez-vous. A vous ou à moi, peut-être bien; nous ne voulons nullement changer nos habitudes, bonnes ou mauvaises. Mais il est des gens qui ne font rien qu'en prenant le ton sur la mode ou sur les grands de ce monde. Ils se soumettront aux pires supplices, aux plus ridicules usages, pour la seule satisfaction d'être à la mode et de pouvoir dire, en sortant leur pochette ou leur mouchoir de poche, fleurant bon : « C'est le parfum du grand Mogol ou de Ramsès xxxviii ».